

Considéré comme l'un des économistes les plus doués de sa génération, le jeune prêtre est passé par les bidonvilles du Tchad et les salles de marché new-yorkaises, avant de rejoindre les jésuites

Gaël Giraud, un jésuite chez les banquiers

Gaël Giraud, 44 ans, possède deux vestes bleu marine strictement identiques. À un détail près. Sur l'une d'entre elles est épinglée, discrète mais bien visible, une petite croix argentée. L'une est celle du jeune prêtre ordonné il y a moins d'un an, la seconde, celle du chercheur. Alors qu'il s'apprête à se plier à l'exercice imposé de la photographie de presse, le jeune jésuite demande : « *C'est pour qui, déjà ? Ah, La Croix ? Attendez, je vais enfiler l'autre.* » En homme rompu à accorder des interviews, il court chercher, dans sa chambre située à l'étage de sa communauté du 16^e arrondissement de Paris, à quelques encablures de la Maison de la radio, le vêtement marqué du signe clérical.

Tout Gaël Giraud est là. Dans ce balancement entre deux mondes, a priori inconciliables. D'un côté, l'univers de la finance, des marchés, de la politique et de l'université. Il est, dit-on, la bête noire des banquiers. Décrit par certains comme l'un des économistes les plus doués de sa génération, classé parmi les antilibéraux de gauche mais conseiller de ministres de tout bord, jure-t-il, il est consulté par de grandes institutions financières, avance des propositions-chocs comme la tenue d'un second Bretton Woods ou le plafonnement des revenus (1). De l'autre, la foi et l'espérance, l'Écriture et la prière.

À l'en croire, la rupture n'est qu'apparente. Comme si toute sa vie n'était qu'une suite d'enchevêtrements inextricables : le religieux et le profane, la finance et le vœu de pauvreté, le rationnel et le spirituel. Des fils qu'il refuse absolument de démêler. « *Il faut sortir de la guerre éculée entre la foi et la raison. Notre travail de chrétiens, aujourd'hui, est de réinventer un mode de présence dans ce monde, qui ne soit ni l'enfouissement des années 1970, ni la promotion d'une voix identitaire. Certains me disent qu'il faut faire une économie catho. Mais non ! Moi, je veux faire de l'économie en tant que catholique. Et je suis bien dans mes baskets en tant que jésuite.* » Au CNRS, le chercheur, dont le calme peut ressembler au premier abord à une forme de froideur, ne porte jamais sa « *veste de curé* ». « *Je n'évangélise pas mes collègues, mais j'interviens dans le débat économique et écologique avec l'arrière-fond chrétien.* »

Comment ce mathématicien surdoué, programmé pour devenir trader ou analyste financier dans une grande banque s'est-il retrouvé dans une institution jésuite ? Sur le papier, son parcours universitaire confinait à la perfection : Henri-IV, École nationale de la statistique (Ensaé) et NormaleSup, il rejoint le CNRS après une thèse en mathématiques à Polytechnique. Pour arrondir les fins de mois, le jeune chercheur cède aux avances d'une grande banque qui l'embauche comme consultant. La machine se grippe en 2000 – il n'a pas 30 ans. Cette année-là, il est invité à New York pour dispenser une formation à des traders. Quatre soirs de suite, le chef de la salle des marchés l'invite dans des restaurants plus somptueux les uns que les autres. « *Le message subliminal, c'était : si tu veux avoir cette vie-là, bosse avec moi. Il fallait que je lui réponde...* » La décision est prise le lendemain, en un quart d'heure. « *Je me suis posté devant une grande baie vitrée, en haut d'un building. Impossible de dire que j'étais indifférent. Qui le serait ? À ce moment précis, j'ai repensé au*

Tchad, à ces gamins des rues, à la joie qu'ils m'avaient donnée. Dire oui aurait été une trahison. J'ai dit non à la banque. Peu après mon retour, j'entrais chez les jésuites. »

Rien ne préparait le jeune homme à cet « énorme choc ». Parents soixante-huitards mais éducation « strictement catho » (« le soir, on refaisait le monde, et le dimanche, j'allais servir la messe en latin »), crise de foi à l'adolescence, rupture avec l'Église. C'est à l'été de ses 19 ans que le jeune homme prend une première gifle. Administrée par son oncle prêtre, aumônier des chasseurs alpins suisses et ancien du collège pontifical Germanicum, dans les montagnes helvètes. « Pendant un mois, on a parlé philosophie et théologie à 4 000 mètres d'altitude : j'ai fait l'expérience que la foi n'est pas dans la tête, mais dans les tripes. » Au retour, le jeune homme entre comme convenu à NormaleSup, puis quitte la France deux ans pour rejoindre l'Afrique. Au Tchad, les gamins des rues finissent d'achever en lui ce que son vieil oncle a instillé...

La cohérence dans tout cela ?

« Répondre à l'appel de Dieu dans l'instant présent. Je veux travailler à la suite de Dieu, dans sa vigne. Mon boulot, c'est d'écouter l'esprit du Christ et de me mettre moi-même au travail », répond tranquillement celui qui dit porter une « anthropologie optimiste », c'est-à-dire une inébranlable confiance en l'homme. Son engagement religieux est, à ses yeux, plutôt synonyme de liberté, y compris sur le plan professionnel.

« Contrairement à d'autres économistes, également connus dans certains banques, je garde ma liberté de parole. De ce fait, mes interlocuteurs se rendent compte que je ne suis pas là pour faire du fric. Je suis religieux, pas consultant dans un cabinet d'audit américain. »

Lui est-il arrivé de regretter le choix irrévocable pris face à la baie vitrée new-yorkaise de renoncer à la finance ? *« Jamais. Les traders mènent une vie de fou. Les salaires énormes qu'ils touchent à la fin du mois les déstructurent complètement. Ils n'ont aucun mur contre lequel se cogner. C'est une définition de la folie : les fous n'ont plus de réel. »* Si le Tchad fut incontestablement l'un de ces « murs » contre lesquels Gaël Giraud se heurta, il y en a aujourd'hui un autre, plus proche. Il est érigé dans la Creuse, où l'économiste s'astreint à passer chaque été, invité par son aîné, jésuite et théologien, Christoph Theobald, chargé dans le centre de la France de conduire à bien la formation permanente des laïcs. En juillet, il a partagé le quotidien et les tâches d'un curé de campagne de la région. *« Une manière d'atterrir. »*

Ces séjours estivaux constituent, avec la prière, l'un des deux garde-fous qui l'empêchent de « dérapier », dit-il franchement. Car à force de fréquenter les puissants, le jésuite le reconnaît : il pourrait être tenté de basculer « de la joie à l'excitation ». *« La joie, c'est beaucoup moins sexy. Pour moi, elle a été synonyme de boue séchée, de palu et de mangues cueillies avec les enfants au bord des chemins. L'ancrage dans la prière est essentiel. Sinon, l'argent et le pouvoir peuvent vous happer. L'ivresse est un risque perpétuel, mais seul celui qui n'a pas de mains est assuré d'avoir toujours les mains propres. »* Il s'en tire parfois par une provocation, comme ce matin où il débarque, sandales aux pieds, à une réunion organisée dans l'hôtel particulier qui tient lieu de siège social d'une grande banque parisienne. Ce jour-là, il a provoqué quelques haussements de sourcils, reconnaît-il.

Il irrite parfois plus sérieusement. En janvier 2013, lorsqu'il fait circuler parmi les députés une note tirant à boulets rouges sur le projet gouvernemental de réforme bancaire, finalement adopté six mois plus tard, le patron de l'époque au ministère de l'économie et des finances, Pierre Moscovici lui-même, s'agace. Aujourd'hui, le jésuite assume. *« On peut s'agiter toute sa vie sans que rien ne bouge. Pour éviter cela, il faut parler aux élites qui ont la possibilité de faire évoluer la situation : politiques, industriels, banquiers, fonctionnaires de Bercy. En matière de transition écologique ou de logiques financières, la plus forte résistance vient du sommet de la pyramide. »*

Et pour la base ? Il intervient dans les médias, participe à des conférences et écrit... une pièce de théâtre. Après un premier travail retraçant il y a quelques années la vie de saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, Gaël Giraud est revenu à ses sujets d'étude. La seconde pièce, qu'il écrit actuellement, a pour thème la transition écologique. Il espère pouvoir la faire jouer en marge de la Cop21, la conférence des Nations unies sur le climat organisée à Paris en 2015. *« Mais je me suis fait voler mon ordinateur il y a peu, et ai tout perdu. Hélas, je ne vais sans doute pas trouver le temps de la réécrire d'ici l'année prochaine... Pour moi, c'est une autre manière d'intervenir dans le débat. Tout en aidant le corps social à entendre l'appel de Dieu. »*

« Je n'évangélise pas mes collègues, mais j'interviens dans le débat économique et écologique avec l'arrière-fond chrétien. »

**Article de Loup Besmond de Senneville
La Croix du 6 septembre 2014**